

**OCTAVE MIRBEAU, ACADEMICIEN  
GONCOURT,  
OU LE DEFENSEUR DES LETTRES « PROMU  
JURE »**

*Et puis, j'ai songé qu'il y a tout de même,  
quelque part, des inconnus à qui une telle  
œuvre donnerait de la joie, et qui  
m'aimeraient de la leur révéler.*

Octave Mirbeau

Si, comme Jules Vallès, Octave Mirbeau ajoute à ses talents de romancier et de dramaturge ceux d'essayiste et de critique littéraire, on peut s'étonner qu'il n'ait pas rejeté avec la même violence le couvert qu'Edmond de Goncourt lui a offert en le couchant sur son testament. On se souvient en effet du jugement sans complaisance porté par son prédécesseur contre la création de l'académie Goncourt, dénoncée comme cette « *une prime à la servilité* » qui « *présente la pâtée des chiens aux loups, [...] noue son bouchon de paille à la queue des pur sang, [...] émascule les forts, [...] abailardise [sic] les virils, [...] promet le repos, la paix à qui a besoin, pour avoir du feu et du sang, de traverser mille aventures basses ou nobles, d'avoir souffert mort et passion*. »

Pourtant, Octave Mirbeau acceptera quatorze ans<sup>ii</sup> durant de partager la table des Goncourt. Faut-il mettre au compte des innombrables contradictions du personnage cette toquade

académique ? Ce serait sacrifier à une illusion d'optique, celle qui, par myopie historique, occulte les origines mécéniques de l'académie Goncourt : on a trop vite fait de réduire la première académie, à laquelle appartient Mirbeau, à l'image d'Épinal d'une assemblée de vieillards chenus assurant leurs vieux jours en touchant les rentes viagères du maître d'Auteuil. L'accusation n'est pas nouvelle : en plein procès contre les héritiers putatifs, celle qu'on surnomme déjà du quolibet méprisant d'« *Académiette* », essuie pareils sarcasmes dans le réquisitoire mené par l'avocat de la famille. Pour lui, l'Académie Goncourt prend des allures de pitoyable pension Vauquer pour plumitifs miséreux, de ramassis d'écrivains nécessaires, de « *romanciers qu'on ne lit pas* », d'« *auteurs dramatiques qu'on ne joue pas* », d'« *écrivains qu'on ne vend pas, [...] touchant avec rage les 6 000 francs de pension.* » D'où l'idée qu'« *il ne faudrait pas dix ans, à l'Académie, pour devenir, dans l'armée des Lettres, une institution qui tiendrait d'un côté de l'École des enfants de troupe, de l'autre du Palais des Invalides*<sup>iii</sup> ».

On imagine le rire tonitruant de Mirbeau, dont la notoriété n'est plus à faire quand il rejoint l'académie Goncourt, devant l'idée répandue selon laquelle le prix Goncourt cantonnerait son rôle à celui d'une « *prime à la pauvreté*<sup>v</sup> », dégrevant les « Dix » de dénicher chaque année le chef-d'œuvre introuvable. S'étonner de l'engagement académique d'Octave Mirbeau, ce serait aussi oublier la mission de découvreur de talents qui fut la sienne. En s'attachant à Mirbeau lecteur et juré, on vérifiera s'il dément ou non cette réputation de « *découvreur de génies méconnus et de débutants intéressants*<sup>v</sup> ».

## I. LE TESTAMENT D'EDMOND DE GONCOURT ET LA PREMIERE

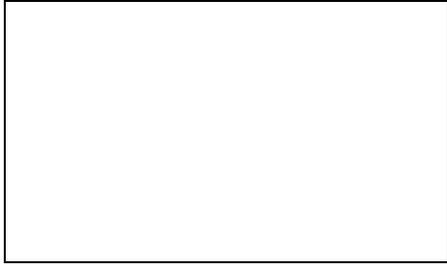
## ACADEMIE GONCOURT

### *1°/ Le testament Goncourt et la nomination de Mirbeau à l'académie Goncourt*

À l'origine de l'académie Goncourt : le testament d'Edmond de Goncourt sur lequel sont consignés les grands principes d'une compagnie littéraire proche du Grenier d'Auteuil<sup>vi</sup>, composée de dix écrivains, principalement des romanciers, touchant une rente annuelle, avec pour mission de favoriser les relations de confraternité littéraire entre écrivains. Un prix littéraire décerné annuellement à un roman, préféré aux autres genres littéraires, doit être créé pour commémorer la mémoire des deux frères Goncourt, dans la pure tradition des prix de fondation de l'Académie française<sup>vii</sup>.

Dans sa version définitive, celle dont il est fait lecture le 17 juillet 1896, au lendemain de la mort de son auteur, le testament olographe rédigé le 16 novembre 1884 est constitué de vingt pages manuscrites dans lesquelles figure la liste des dix membres présumés de cette société littéraire. Cette liste, Edmond de Goncourt n'a cessé de la récrire et de la modifier. Dans les états les plus anciens, on trouvait aux côtés d'Alphonse Daudet les noms de Gustave Flaubert, Théodore de Banville, Barbey d'Aurevilly, Eugène Fromentin, puis Paul Bourget, Guy de Maupassant, Pierre Loti, Huysmans, Jules Vallès, Émile Zola,... Le nom d'Octave Mirbeau apparaît le 25 juillet 1890<sup>viii</sup> en remplacement de ce dernier, dont le « maître d'Auteuil » biffe finalement le nom pour son intention d'être candidat à l'Académie française, l'académie rivale et abhorrée. Avec Huysmans, Léon Daudet, nommé en remplacement de son père décédé, les frères Rosny, Léon Hennique, Paul Margueritte et Gustave Geffroy,

Octave Mirbeau fait donc partie de la dernière liste des académiciens, laissée inachevée par Edmond de Goncourt, à laquelle s'ajouteront les deux premiers élus par cooptation : Lucien Descaves et Elémir Bourges.



Gustave Geffroy

## 2°/ Pourquoi Mirbeau à l'académie Goncourt ?

Les raisons du choix d'Octave Mirbeau comme membre de la jeune société littéraire sont multiples. Tout d'abord, il est un disciple fidèle et un défenseur zélé d'Edmond de Goncourt. Lors de la représentation de *La Fille Élisa*, par exemple, ce roman de Goncourt adapté à la scène par Jean Ajalbert et attaqué par la critique, Mirbeau publie dans *L'Écho de Paris* un article d'hommage au « Maître d'Auteuil »<sup>ix</sup> vu comme celui qui « a toujours refusé d'assouplir sa probité littéraire aux concessions faciles, d'accepter les reniements de conscience, de se livrer à ces petits travaux obscurs qui font que, pour monter dans l'estime du monde, et l'admiration du public, il faut se baisser au niveau de la malpropreté de l'un et de la bêtise de l'autre. » Et Edmond de Goncourt, reconnaissant envers son jeune *alter ego*, de consigner dans son *Journal* : « C'est, à l'heure qu'il est, le seul valeureux dans les lettres, le seul prêt à compromettre un peu de la

*tranquillité de son esprit, le seul prêt à se donner un coup de torchon. Ça a été mon seul défenseur, mon seul champion. Quant aux gens de mon Grenier, pas un n'a dépensé pour moi une plumée d'encre<sup>x</sup>. »*

Mirbeau incarne, en outre, de façon exemplaire la catégorie des écrivains que le mécène entend protéger, à savoir : l'homme de lettres menacé, fragilisé par les conditions nouvelles du marché du livre, qu'il faut mettre à l'abri du besoin pour qu'il puisse se consacrer pleinement à son œuvre, en le libérant des besoins alimentaires et des contraintes journalistiques. Cette phobie du journalisme qui dénature l'acte d'écrire et menace la création littéraire, cette crainte permanente de voir « *l'industrie des lettres* » sonner le glas de « *la pure littérature* », Edmond de Goncourt les a aussi souvent exprimées dans son *Journal* :

*Ce temps-ci est le commencement de l'écrasement du livre par le journal, de l'homme de lettres par le journalier de lettres. Si rien n'arrête ce mouvement, si rien ne vient sécher cette pluie de réjouissance et de récompense tombant sur l'articlier, on ne trouvera plus de plume assez brave et assez désintéressée pour se dévouer à l'art, à l'idéal, à l'ingrat volume : le pur écrivain sera considéré comme un phénomène et comme un imbécile<sup>x1</sup>.*

Pour l'aristocrate rentier, la création de l'académie Goncourt est donc l'occasion offerte aux littérateurs d'échapper au « *besoin de manger, qui leur fait faire du journalisme* »<sup>xii</sup>. Représentant du « *prolétariat de la plume* »<sup>xiii</sup> pour avoir écrit dans des journaux aussi divers que *Paris-Journal*, *Le Gaulois*, *Le Figaro* ou *Le Journal*, Octave Mirbeau mérite à ce titre sans doute plus que tout autre le couvert académique. Edmond de Goncourt mise aussi sur celui qui deviendra le critique littéraire redouté et talentueux que l'on sait, s'appliquant par ses choix à démarquer l'académie Goncourt de son aînée rétrograde.

Qui plus est, l'inscription d'Octave Mirbeau au testament du « Maître d'Auteuil » n'a pas dû surprendre celui qui, rompu à la vie mondaine et aux relations de confraternité littéraire, a lui-même lancé en 1885 un dîner mensuel dans la pure tradition des dîners Magny et créé la société éphémère des « Bons Cosaques » qui réunit des artistes et écrivains aussi célèbres que Raffaëlli, Bourget, Richepin, Renoir, Heredia, Maupassant ou Mallarmé<sup>xiv</sup>. Lorsque, à son tour, Edmond de Goncourt fonde sa compagnie littéraire par testament interposé, et inscrit un dîner mensuel dans la tradition cénaculaire des banquets lettrés, très à la mode en cette fin de siècle<sup>xv</sup>, il entérine des pratiques littéraires profondément ancrées dans le champ littéraire français, qu'Octave Mirbeau, comme tant d'autres, partage aussi.

Nul doute surtout qu'Edmond de Goncourt appréciait l'anticonformisme de cet « *aimable violent*<sup>xvi</sup> », comme il l'appelait. Anticonformisme en parfaite adéquation avec une société littéraire incarnant à l'époque de sa création, la modernité et l'avant-garde littéraire et dont la première spécificité est la jeunesse. Dans l'académie d'origine, la moyenne d'âge n'est que de 43 ans<sup>xvii</sup>. De plus, elle est perçue par l'opinion comme « *extrêmement, absolument, audacieusement littéraire*<sup>xviii</sup> ». Dans la mouvance du naturalisme, même si tous – Octave Mirbeau en tête<sup>xix</sup> – n'en sont pas partisans, et de la révolution littéraire, tant formelle, en tant qu'instrument de critique du conformisme et du moralisme des représentations romanesques liées au post-romantisme, que politique, en tant qu'outil de critique sociale, qu'ils incarnent en France et à l'étranger, dans les années 1880<sup>xx</sup>, les académiciens Goncourt d'origine représentent la modernité littéraire en ce qu'ils croient en la réinvention de la littérature par le roman. Or, « *la seule manière d'être moderne, c'est de*

*contester le présent comme dépassé*» et d'entrer dans le temps littéraire, seule promesse de salut artistique, en manifestant sa croyance en une littérature contemporaine<sup>xxi</sup>. Occasion qu'offre à sa manière la remise d'un prix littéraire.

L'anti-académisme viscéral d'Octave Mirbeau ne peut que rassurer, en outre, le fondateur du Grenier, dont la jeune société littéraire doit s'imposer dans le Landerneau comme une contre-académie réparant les injustices et l'arbitraire de la vieille Dame du Quai Conti, temple de l'arrière-garde littéraire. Il faut rappeler dans quel climat d'ostracisme et d'exclusion littéraires Edmond de Goncourt crée son académie pour comprendre pourquoi il impose dans son testament que, « *pour avoir l'honneur de faire partie de la Société, il sera nécessaire d'être homme de lettres, rien qu'homme de lettres. On n'y recevra ni grands seigneurs ni hommes politiques* » et que, plus explicitement encore, à l'article V des statuts de la jeune compagnie, on peut lire : « *Sera démissionnaire, de plein droit, à raison de l'incompatibilité, stipulée au testament de M. de Goncourt, entre les qualités de membre de l'Académie française et de membre de la Société littéraire des Goncourt, tout membre de cette Société qui serait élu à l'Académie française.* »

Au tournant du siècle, le romancier subit de la part de l'Olympe académique un ostracisme lié au mépris pour un genre fondamentalement populaire, un genre à grands tirages, par définition impur, suspecté de mercantilisme et frayant par le biais du feuilleton avec une presse volontiers taxée de vénale, ce qui suffit à le ravalier au rang de littérature mineure. Le romancier est donc sans filiation honorifique ni lettres de noblesse et le roman reste le parent pauvre de la littérature. Vécu comme une menace pour l'équilibre des genres et la défense de la langue française

dont l'Académie se veut le temple protecteur, il fait figure de genre dévoyé et hybride, frayant avec la roture et la bâtardise. Ainsi Prosper Mérimée devient-il académicien en 1844 en tant qu'historien et homme politique, non pour ses nouvelles ou pour le *Théâtre de Clara Gazul*. Et au vain combat de Balzac pour accéder à deux reprises, par le genre romanesque, à la notabilité académique<sup>xxii</sup> fait écho, quelques décennies plus tard, celui de Zola, vingt-quatre fois candidat malheureux<sup>xxiii</sup>.

Edmond de Goncourt répond donc par l'exclusion à l'exclusion. Il raye ainsi de sa liste primitive Pierre Loti, élu par l'Académie rivale en 1891, Paul Bourget, élu en 1894, et Émile Zola, bien sûr. Et dans son *Journal*, il ne cesse de cracher son venin contre cette indigne aînée. Qu'elle préfère, par exemple, l'obscur Autran au talent de Théophile Gautier suffit à nourrir « [sa] *conviction absolue, sans appel, [...] que l'Académie est composée en majorité de crétins et de véritables malhonnêtes gens* »<sup>xxiv</sup> qui rejette les « *derniers écrivains qui méprisent encore l'à-propos, le savoir-faire, tous les succès qu'un talent comme le sien suffit à ramasser dans les passions et le public d'un jour* »<sup>xxv</sup>.

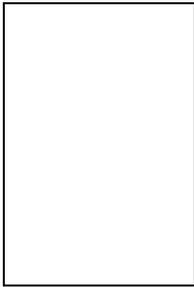
Nommer Octave Mirbeau au couvert prévu initialement pour Zola, coupable de briguer un fauteuil à l'Académie française, tient donc du symbole, le maître reconnaissant dans son disciple le même refus de se rabaisser à vouloir entrer à l'Académie, comme le rappelle cet article du *Figaro* intitulé « La Fin d'un homme »<sup>xxvi</sup>, dans lequel Mirbeau préfère à Zola Barbey d'Aurevilly, « *sur l'âme de qui jamais rien n'a mordu de ces ambitions séniles, et qui préservera sa mémoire immaculée d'une de ces attristantes faiblesses qui marquent, chez ceux qui en sont atteints, l'heure de l'irréremédiable décadence* ».

Enfin, les positions esthétiques de Mirbeau, résolument campées contre toute forme de mercantilisme, d'académisme et d'esthétique gratuite ne peuvent que conforter le choix du testateur. À l'annonce de sa nomination, André Maurel, journaliste au *Figaro*, explique ainsi que Goncourt a choisi Octave Mirbeau « *pour représenter l'amour effréné du beau et de l'art, la haine des tripotages et des habiletés, la droiture et la sincérité artistiques*<sup>xxvii</sup> ».

## II. OCTAVE MIRBEAU, JURE GONCOURT

### *1°/ Pour une contre-académie au service des talents désargentés*

Le disciple n'aurait pas déçu son maître : en dehors de ses efforts pour faire admettre dans ses rangs des écrivains de talent sans hésiter à mettre dans la balance, si nécessaire, sa démission, comme ce fut le cas pour l'élection de Jules Renard<sup>xxviii</sup>, les activités d'Octave Mirbeau à l'académie Goncourt témoignent d'une volonté manifeste de faire de cette dernière une contre-académie au service de jeunes talents.



Jules Renard, par  
Rouveyre

Dans le débat permanent qui divise les Goncourt et la presse sur la vocation du prix qu'ils décernent – doit-il couronner un auteur déjà consacré ou encourager un jeune talent ? –, Octave Mirbeau adopte une position tranchée : le prix Goncourt doit être un prix de découverte, non de consécration. Ce sont toujours de jeunes auteurs, en début de carrière, que Mirbeau propose. Le meilleur exemple est sans nul

doute le flair avec lequel il propose en 1908 le recueil poétique, anonyme alors, *Poèmes par un riche amateur ou Œuvres Françaises de M. Barnabooth*, pseudonyme sous lequel le jeune Valery Larbaud se fait passer pour un riche Péruvien découvrant l'Europe. Parus chez Messein, ces 50 poèmes seront publiés en version complète en 1913 et de nouveau en compétition en 1913 dans sa version étoffée, sous le titre *A. O. Barnabooth. Son journal intime*. Octave Mirbeau n'hésitera donc pas à voter par correspondance au 1<sup>er</sup> tour pour ce poète alors totalement inconnu<sup>xxix</sup>, avant de se rabattre aux trois tours suivants sur le roman de Jean Viollis – *Monsieur le Principal* –, soutenu par Jules Renard<sup>xxx</sup>, contre le favori en titre, Francis de Miomandre.

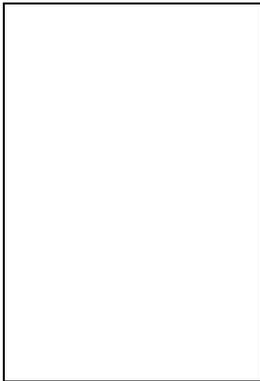
Quant à la question de savoir si le prix littéraire salue la qualité littéraire d'un ouvrage ou encourage avant tout son auteur, quitte à prendre en compte des paramètres extra-littéraires comme la situation matérielle de l'écrivain, il semble que Mirbeau veuille appliquer aux lauréats le principe d'aide sociale que le testament édicte en faveur des académiciens, à savoir : rendre « *accessible aux jeunes littérateurs que les hasards de la fortune, les nécessités de la vie mettent dans une situation inférieure et obligent d'accepter un emploi quelconque, décroché au gré des découvertes. Notre idée a été d'aider à l'éclosion des talents, de les tirer des difficultés matérielles de la vie, de les mettre en mesure de travailler efficacement, en un*



Marguerite Audoux

*mot, de leur faciliter la tâche de produire une œuvre littéraire*<sup>xxx1</sup>. » Chercher à donner le prix à un Charles-Louis Philippe ou à une Marguerite Audoux relève en effet d'une démarche à la fois esthétique et sociale, où la reconnaissance d'un talent littéraire rivalise avec le souci de couronner des talents désargentés. Inversement, il refuse de voter en 1903 pour *Les Suppliants* et en 1908 pour *L'Enfer* d'Henri Barbusse, non pas parce qu'il méconnaît son talent (il votera sans hésiter pour *Le Feu*, prix Goncourt 1916), mais parce que Barbusse est un riche débutant, gendre de Catulle Mendès, bien introduit dans le milieu littéraire et nullement dans le besoin.

En ce sens, l'attribution du prix Goncourt représente bien pour lui une rampe de lancement, un moyen parmi d'autres de favoriser le succès d'un jeune auteur. Loin de se contenter de placer ses protégés dans la course aux prix littéraires, lorsqu'il ne parvient pas à imposer ses candidats à la compagnie, il cherche par d'autres voies à les aider : il recommande ainsi Valéry Larbaud à



son éditeur Fasquelle et lui fait publier *Fermina Marquez* en 1911 ; il fait entrer Marguerite Audoux à *Paris-Journal* après avoir exercé la fonction d'un véritable passeur quant à l'accès au succès de *Marie-Claire* en 1910, depuis sa publication en feuilleton dans *La Grande Revue* à la préface élogieuse du volume paru grâce à lui chez Fasquelle ; il engage comme secrétaire Léon Werth pour achever la rédaction de *Dingo* avant de défendre avec acharnement son

J.-H. Rosny aîné, par Rouveyre.

roman *La Maison Blanche* à la table des Goncourt en 1913 ; après Marguerite Audoux et Valery Larbaud, il met sa plume au service de Charles Vildrac tout en cherchant à l'imposer au Goncourt en 1912 pour son recueil de nouvelles intitulé *Découvertes*.

Octave Mirbeau incarne donc, avec son ami Gustave Geffroy, Lucien Descaves, Rosny jeune et Paul Margueritte la tendance « gauche » de l'académie<sup>xxxii</sup>, quand la « droite » est représentée par Léon Daudet, Rosny aîné, Léon Hennique et Élémer Bourges. Pas une année où Mirbeau ne propose un ou plusieurs candidats à défendre. Juré engagé avec passion, être académicien est le contraire pour lui d'une simple figuration. Incapable d'indifférence, il aime ou il déteste, il encense ou il éreinte<sup>xxxiii</sup>. L'entrée chez les Goncourt lui offre avant tout l'occasion d'un grand combat pour la reconnaissance littéraire de jeunes talents, avec ses défaites, ses replis stratégiques et ses victoires.

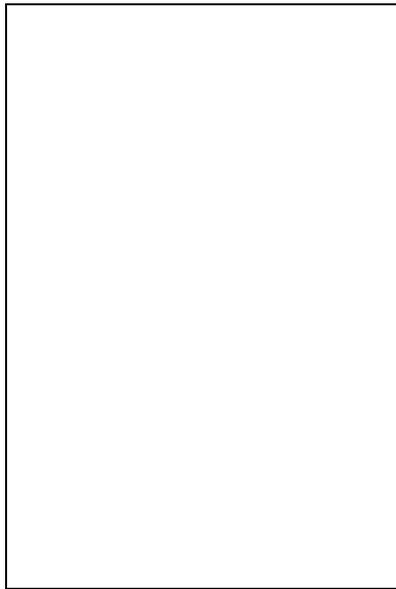
#### *2°/ Les votes d'Octave Mirbeau*

Quand on s'intéresse aux votes de Mirbeau sur la durée, les statistiques sont édifiantes : sur quatorze votes, huit seulement confirment le verdict de l'académie et six s'y opposent farouchement. Parmi ces votes d'opposition, il faut distinguer les auteurs à défendre coûte que coûte et les votes contestataires, ouvertement hostiles au candidat en titre de l'académie. L'adhésion plus que mitigée aux choix de cette dernière se confirme si l'on précise qu'au nombre des huit votes favorables de Mirbeau, cinq sont des votes par défaut et un autre n'a pour but que de faire barrage à un favori exécré. Quant aux deux votes d'adhésion, encore faut-il les nuancer eux aussi : en 1915, René Benjamin n'a pas de mal à remporter la voix de Mirbeau et d'être élu à l'unanimité, puisqu'il est... le seul auteur en compétition<sup>xxxiv</sup>. Quant

au prix Goncourt unanimement attribué en 1916 au *Feu* d'Henri Barbusse, c'est le dernier remis du vivant de Mirbeau, alors très malade et qui vote par correspondance. Octave Mirbeau y vit sans doute l'une des rares œuvres à réconcilier des courants idéologiques et littéraires très divers et à remporter un succès populaire retentissant tout comme l'adhésion de nombreux écrivains et d'une large frange de la critique<sup>xxxv</sup>. Sans contredire ses refus passés, son vote se plie à un vaste courant de sympathie et à la qualité d'une œuvre, face auxquels la situation matérielle de son auteur ne pèse plus guère.

Isolé dans une compagnie littéraire qui adhère rarement à ses choix, Octave Mirbeau joue, il est vrai, de malchance à siéger à la table des Goncourt dans une période inaugurale qui ne brille pas par ses découvertes et ses révélations. À l'obscur John-Antoine Nau de 1903 succèdent les non moins obscurs Léon Fapié, l'exotique Claude Farrère, les naturalistes frères Tharaud ou les créoles frères Leblond, le Lorrain

Émile Moselly, Francis de Miomandre, les bretons André Savignon ou Marc Elder, dont les prix successifs font dire non sans humour à une critique malveillante que les Goncourt



veulent favoriser le tourisme breton et insulaire<sup>xxxvi</sup>, ou encore le soldat Adrien Bertrand. Seuls émergent çà et là les noms de Louis Pergaud, l'auteur de la future *Guerre des boutons* et de Barbusse, et ceux, moins glorieux pour leur passé douteux sous l'Occupation, d'Alphonse de Chateaubriant et de René Benjamin. L'exotisme régionaliste et le populisme d'un tel palmarès déclenchent les salves régulières de la critique et font douter de la crédibilité de la jeune instance de consécration, à une époque où « *le grand électeur*<sup>xxxvii</sup> » en est Lucien Descaves qui, dans les huit premières années du prix, impose plus de six auteurs qu'il patronne.

Comment Octave Mirbeau, pour sa part, défend-il ses candidats et quels sont-ils, lui dont les statistiques révèlent dix votes de conviction et cinq votes du moindre mal ?

#### *Les votes d'adhésion*

On distinguera d'abord les votes d'adhésion, défense zélée d'un ami qui génère la première conduite de vote typiquement mirbellienne : voter sans jamais se départir pour le même candidat, du premier au dernier tour de scrutin. C'est le cas en 1905, lorsque Mirbeau défend le volume de reportage de Jules Huret, *En Amérique. De San Francisco au Canada*, publié chez Fasquelle. Journaliste déjà mondialement connu pour sa célèbre *Enquête sur l'évolution littéraire*, Jules Huret cultive un autre handicap : son livre n'est pas un roman et fait entorse au testament de Goncourt, qui entend saluer de préférence ce genre. Mais plutôt que de se rabattre sur *Les Civilisés* de Claude Farrère, ce sous-produit de Pierre Loti dont Pierre Louÿs assure la promotion, Mirbeau s'entête à voter trois tours durant pour un

auteur de sa propre maison d'édition – tendance fréquente chez lui, à condition qu'aucun candidat sérieux ne soit en compétition. Mirbeau récidive en 1913 pour défendre son ami fidèle et secrétaire Léon Werth<sup>xxxviii</sup>, auteur cette année-là chez Fasquelle d'un premier roman autobiographique, *La Maison blanche*, qu'il préfère au *Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier, défendu par Lucien Descaves, mais aussi par Léon Daudet et Élémer Bourges et qui fait office à ce titre de candidat de la droite. Deux raisons – matérielle et esthétique – motivent ce choix : « *Il est très pauvre et il a beaucoup de talent*<sup>xxxix</sup>. » Jusqu'au onzième tour de scrutin, Mirbeau soutient son candidat, seulement suivi au dernier tour par Rosny jeune, tandis qu'une majorité se dégage pour un « outsider », Marc Elder, un inconnu qui ne porte aucune œuvre, pour son roman d'un régionalisme anodin *Le Peuple de la mer*. Si l'on eût pu être aussi furieux que Mirbeau d'un tel choix et quitter avec lui le Café de Paris en claquant la porte, on peut regretter bien davantage que Rosny aîné n'ait pas réussi à faire entendre sa voix, lui qui défend un inconnu d'une autre trempe : il s'appelle Marcel Proust et il vient de publier à compte d'auteur, chez Grasset, *Du côté de chez Swann*<sup>xl</sup>. Octave Mirbeau ne l'a pas lu<sup>xli</sup>. En 1916, enfin, Mirbeau vote par correspondance pour le remarquable *Sous Verdun*, de Maurice Genevoix, publié chez Hachette, auquel les autres académiciens, unanimes, préféreront *L'Appel du Sol*, de l'obscur Adrien Bertrand, roman d'un poilu blessé en Lorraine et qui mourra de ses blessures en 1917. Neuf ans avant ses confrères, Mirbeau flaire, quant à lui, l'écrivain de talent porteur d'une œuvre, qui obtiendra le prix Goncourt en 1925 pour *Raboliot*.

*Les votes par défaut*

Si l'on ne peut compter au nombre des votes d'adhésion les coups de cœur de Mirbeau pour Marguerite Audoux et Charles-Louis Philippe, deux auteurs publiés grâce à lui chez son éditeur Fasquelle, c'est que les circonstances jouèrent dans l'un et l'autre cas à la défaveur de ces deux protégés attestés de Mirbeau.

On sait comment Mirbeau défendit avec passion la petite couturière illettrée, auteur en 1910 de *Marie-Claire*, préfaça le livre après l'avoir imposé chez Fasquelle en vantant sa « *grandeur rayonnante*<sup>xlii</sup> », cria au chef-d'œuvre, promit « *un succès triomphal* » et menaça de démissionner si le Goncourt ne lui était pas attribué<sup>xliii</sup>. S'il se rabat dès le second tour sur Louis Pergaud, prix Goncourt cette année-là pour son livre *De Goupil à Margot*, ce n'est pas, comme le laisse entendre Lucien Descaves, par défaut de tempérament, et parce qu'« *il fonçait sur vous comme un taureau, mais on savait ses cornes mouchetées, on ne redoutait pas l'assaut*<sup>xliv</sup> », mais parce que le jury Femina-Vie Heureuse lui souffle cette année-là sa protégée en avançant de quelques jours la remise du prix Goncourt<sup>xlv</sup>. Sa « gynécophobie » explique sans doute qu'il n'ait pas voulu s'intéresser cette année-là à *La Vagabonde* de Colette ; on peut regretter toutefois qu'emporté dans son combat pour Marguerite Audoux, Mirbeau n'ait pas préféré voter – mais pouvait-il adhérer au choix de Léon Daudet, Élémer Bourges et Judith Gautier ? – pour *L'Hérésiarque* d'Apollinaire<sup>xlvi</sup>. Il est vrai que ces contes, déjà publiés dans *La Revue Blanche* en 1902, portaient entorse aux statuts du prix Goncourt, censé couronner un ouvrage paru dans l'année.

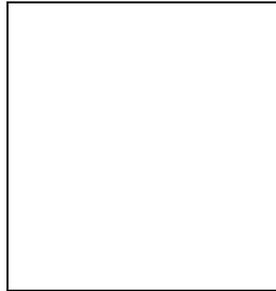
Quant à Charles-Louis Philippe, les tentatives réitérées de Mirbeau pour lui faire décrocher le prix Goncourt suffisent à prouver l'engagement tenace et fidèle du juré envers l'auteur de *Bubu de Montparnasse*.

Mais là encore, les aléas liés à un prix qui œuvre sur une littérature immédiate sont

les vrais fautifs : en 1903, *Le Père Perdrix*, publié trop tôt, en 1902, ne peut concourir. En 1904, *Marie Donadieu* n'est pas à la hauteur des deux romans précédents et le thème éculé de la provinciale arrivée à Paris et abusée déçoit Mirbeau au point qu'il préfère défendre l'évocation paysanne d'Émile Guillaumin, *La Vie d'un simple. Mémoires d'un métayer*. Il repousse donc à l'an prochain la défense de son candidat<sup>xlvii</sup>. Or, en 1905, Charles-Louis Philippe ne publie rien. 1906 est donc l'année où Mirbeau concentre ses efforts à la défense de *Croquignole*. Il votera deux tours pour lui, mais à défaut de convaincre d'autres jurés, il se rabat sur le roman des frères Tharaud, *Dingley, l'illustre écrivain*, dont la coloration antimilitariste n'est pas pour déplaire à celui qui considère l'Armée comme « *l'école du crime* ».

L'échec de Charles-Louis Philippe au Goncourt reste l'une des déceptions les plus amères de Mirbeau. Dans une *interview* accordée à *Gil Blas*, il déplore le manque d'audace de l'académie Goncourt dans ses choix, sans pour autant totalement désavouer son propre vote de ralliement, d'où cette réponse ambivalente :

« *Le grand tort que nous avons eu, [...] la grande faute que*



Louis Pergaud

*nous avons commise, c'est de ne pas donner un prix à Philippe. Il a beaucoup de talent. Et il en a besoin. Un lancement comme est le prix Goncourt l'aurait mis hors d'affaire. [...] Oui, jusqu'à présent, nous n'avons pas donné les prix que nous aurions dû donner. Je crois que ce que nous devons faire, en effet, c'est couronner des livres qui ne pourraient en aucun cas être couronnés par l'Académie française. Tout ce qu'on peut dire de celui de cette année, c'est qu'il aurait pu être également couronné par l'Institut... Oui, peut-être, mais c'est tout de même loin d'être certain<sup>xlviii</sup>. »*

Et à la disparition prématurée de Charles-Louis Philippe, Mirbeau se plaint encore que l'académie n'ait pas rempli sa mission d'aide à un auteur dans le besoin : « *Si vous saviez quelle colère j'éprouve contre cette académie stupide, plate et méchante, contre Descaves surtout - qui n'a pas su donner à ce grand artiste un peu de bonheur, un peu de tranquillité...<sup>xlix</sup>* »

Les votes de ralliement de Mirbeau sont donc souvent teintés de désabusement, mais jamais de capitulation. Ses votes de repli sont toujours un moindre mal. Certes, en 1904, il pense « *le plus grand bien* » de *La Maternelle* de Léon Frapié, mais s'il se rallie au choix des Goncourt, c'est parce qu'il sent, comme Gustave Geffroy, qu'il ne peut soutenir son candidat, Émile Guillaumin, « *un simple paysan qui ignore délibérément Paris, les gens de lettres et les intrigues, et qui a écrit une œuvre vraiment forte, personnelle, toute de franchise et d'admirable effort vers la compréhension de la terre<sup>l</sup>*. »

En 1906, on l'a vu, le vote pour les frères Tharaud reste un pis-aller. L'année suivante, Mirbeau hésite : Paul Léautaud ferait un lauréat sérieux, mais il n'a rien publié cette année ; l'essai au vitriol de Léon Blum *Du Mariage*, plaidoyer pour la polygamie, n'est qu'une boutade désinvolte, puisqu'il déroge aux statuts du prix couronnant un roman ou une œuvre d'imagination ; Émile Guillaumin a publié *Rose et sa parisienne*, mais lauréat du prix

Montyon de l'Académie française trois ans plus tôt, sa candidature n'est guère défendable ; *Les Immémoriaux* de Victor Ségalen, ce roman anticolonialiste sur la fin de la civilisation maorie, entre, lui, trop tard dans la compétition. Sans doute Mirbeau vote-t-il donc au 1<sup>er</sup> tour pour *La Petite Lotte* de Simone Bodève<sup>li</sup>, roman dans la veine prolétarienne sur le milieu des ouvrières parisiennes, avant de se rallier au 4<sup>e</sup> tour au vote majoritaire qui consacre Émile Moselly et ses recueils de nouvelles, *Jean-des-Brebis*, *Terres Lorraines* et *Le Rouet d'ivoire*<sup>lii</sup>.

Dernier vote de ralliement, le plus désabusé sans doute : celui pour les frères Leblond qui, en 1909, remportent à l'unanimité au 3<sup>e</sup> tour le prix Goncourt avec *En France*, évocation naturaliste de la vie d'un jeune créole exilé en France. Isolé, comme Jules Renard qui, lui, vote pour *Les Provinciales* de Jean Giraudoux, Mirbeau défend au 1<sup>er</sup> tour un inconnu, Victor Cyril, auteur d'un recueil de nouvelles, *Une Main sur la nuque*, suite d'histoires de pauvres diables, victimes du destin et poussés par la misère et la souffrance au suicide.

On le voit, l'Académie Goncourt est moins pour Mirbeau le lieu de révélation des révolutions esthétiques du temps qu'un espace tremplin pour des auteurs à la frange de la reconnaissance littéraire. D'où la primauté accordée à la vie et à l'émotion, préalables nécessaires à tout porteur d'une œuvre quand il n'en est encore qu'à faire ses gammes. Le prix doit donc avoir une utilité sociale d'encouragement ; s'il transgresse ce principe fondateur, Mirbeau sort ses griffes.

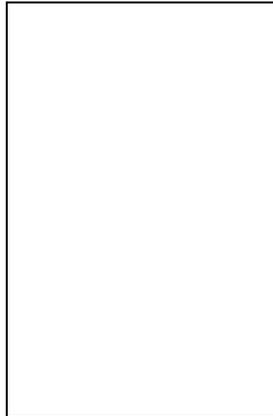
#### *Les votes contestataires*

Voilà pourquoi ce tempérament sanguin à l'humeur vitupéreuse manifeste aussi son engagement par les offensives qu'il lance

contre certains auteurs qu'il déteste et les stratégies d'obstruction qu'il déploie pour leur faire rater le prix. Ce qui fait dire à Lucien Descaves : « *Un dîner Goncourt sans Mirbeau eût manqué de moutarde. À tout propos, elle lui montait au nez ! Même au dessert*<sup>iii</sup>. »

C'est le cas dès 1903, année où Mirbeau vote moins pour John-Antoine Nau et sa *Force ennemie* que contre Camille Mauclair, « plumitif » arriviste et intrigant, habitué des milieux littéraires, qui publie cette année-là un roman convenu, *La Ville Lumière*, qui lui paraît « *une œuvre plaquée, sans aucun intérêt, d'une littérature excessive, arbitraire, un peu jobarde, d'un manque total de vie*<sup>iv</sup>. » Certes, Paul Léautaud, auteur du *Petit Ami*, aurait fait un lauréat plus acceptable, mais en cette première année d'attribution du prix, Mirbeau, Descaves et Geffroy ne convainquent pas les autres jurés, effrayés par la « *réputation d'immoralité, de scandale* » qu'un tel ouvrage risque de donner à l'académie Goncourt, de se rallier à ce choix<sup>iv</sup>.

Même tactique d'opposition en 1907 : Émile Moselly reçoit le prix pour que Jean Vignaud<sup>vi</sup>, journaliste et homme politique, propriétaire du quotidien *Le Petit Parisien* et recommandé par Poincaré et Clemenceau, ne l'ait pas<sup>vii</sup> ; et en 1908, quand il s'agit de défendre Jean Viollis<sup>viii</sup> contre Francis de Miomandre, auteur d'*Écrits sur l'eau*<sup>ix</sup> ; ou encore en 1911 : après avoir voté au 1<sup>er</sup> tour pour *Fermina Marquez*, de Valery Larbaud, puis



Neel Doff

pour *L'École des Indifférents*, de Jean Giraudoux, Mirbeau s'entête à défendre une romancière hollandaise, Neel Doff, contre Alphonse de Chateaubriant et son premier roman publié chez Grasset, *Monsieur des Lourdines*. Le soutien de Mirbeau au roman *Jours de famine et de détresse*, cette évocation sordide de l'univers de la misère et de la prostitution, s'inscrit dans la continuité des soutiens mirbelliens pour les représentants d'une littérature populaire qui raconte la vie sans fard ni fioritures, même si, il est vrai, cette adhésion à des romanciers du peuple qui annoncent la littérature « prolétarienne » des décennies suivantes ne révèle pas toujours de réels écrivains.

L'engagement de Mirbeau dans la crise de 1912 est d'une autre nature : pour la première fois, le débat passionné qui déchire les académiciens est politique et, à défaut de pouvoir imposer Charles Vildrac pour qui il vote néanmoins pendant six tours de scrutin, Mirbeau se lance dans la mêlée en défendant Julien Benda, futur auteur de *La Trahison des clercs*, et son roman *L'Ordination*, contre les insipides *Filles de la Pluie, scènes de la vie ouessantine* d'André Savignon, protégé de Pierre Loti soutenu par le camp antisémite de l'académie et qui ne doit le prix qu'à la voix prépondérante du président, Léon Hennique, qui démissionna de ce mauvais choix<sup>lx</sup>.

Étudiées sur la continuité des quatorze dernières années de sa vie, ces activités d'académicien Goncourt ne sont pas exemptes d'ambivalence et de contradictions. Non dans ses choix personnels, toujours clairs et précis, mais dans son rapport aux verdicts de l'académie qu'il partage rarement et subit souvent. Certes, il témoigne de coups de cœur fulgurants pour certains écrivains, mais il est plus juste de dire qu'il va de phases

d'engagement passionné en refus butés, de compromis désabusés en pieds de nez désinvoltes.

La promotion mirbellienne d'une littérature souvent populaire n'exclut pas le flair des bons auteurs, à défaut de modernité littéraire. Les révélations de Mirbeau sont suffisamment nombreuses pour faire de lui un vrai découvreur de talents souvent prometteurs. À ce juré qui ne renonce pas à sa mission de critique littéraire, on pourrait donc attribuer les qualités qu'il reconnaissait à l'un de ses maîtres – Barbey d'Aurevilly : « *Toujours au milieu des haines des imbéciles et des blagues des impuissants, [il a gardé] intact l'honneur du livre, ce qui est la plus belle et la plus rare vertu de l'homme de lettres* », sans se soucier de « *tresser des couronnes de lauriers aux épiciers et menus détaillants de la littérature courante*<sup>xi</sup>. »

*Sylvie DUCAS-SPAËS  
Université Paris XII*

- 
- i. Jules Vallès, *Le Réveil*, 3 juillet 1882, cité par Alidor Delzant, *Les Goncourt*, Charpentier, 1889, chapitre XXX.
- ii. De 1903 à sa mort, en 1917.
- iii. La métaphore des « Enfants de troupe » désigne les futurs lauréats du prix ; celle du « Palais des Invalides », les futurs académiciens.
- iv. L'expression est reprise par Louis de Robert (lauréat du Prix Femina-Vie heureuse 1911) dans la lettre de félicitations qu'il envoie à Marcel Proust pour son succès au prix Goncourt : « *Vous triomphez d'une tradition détestable qui faisait du prix Goncourt une prime à la pauvreté. La pauvreté est respectable, j'en sais quelque chose. Mais enfin quand il s'agit de juger une œuvre d'art, est-ce que ces questions comptent ? Que l'auteur soit pauvre ou riche, qu'est-ce que cela fait ?...* » (lettre du 11 décembre 1919, *Correspondance de Marcel Proust*, Plon, tome XVIII, p. 513).
- v. Valéry Larbaud, 1922, numéro-hommage des *Cahiers d'Aujourd'hui*.
- vi. Ce nom désigne le cabinet de travail tendu d'andrinople, capharnaüm d'œuvres d'art, d'estampes, de sculptures et de livres d'Edmond de Goncourt, ainsi que le cénacle littéraire qu'il y reçoit chaque dimanche depuis 1885. Pendant dix ans, il sera « *l'un des principaux centres de la vie littéraire française* ».
- vii. D'un point de vue historique, en effet, le Goncourt n'a pas la primeur des prix littéraires. Si l'on remonte aux origines, le véritable ancêtre en est Guez de Balzac, de l'Académie française, qui fonde en 1654 le premier prix d'éloquence. Mais le modèle du prix Goncourt est surtout à chercher du côté de ces donateurs particuliers qui au XIX<sup>e</sup> siècle attachent leur nom à une fondation, comme M. de Montyon, qui crée en 1782 un prix de vertu, attribué pour la première fois en 1819, couronnant des ouvrages exaltant la vertu et les bonnes mœurs.
- viii. Sur les états successifs de la liste des académiciens Goncourt, voir Georges Ravon, *L'Académie Goncourt en dix couverts*, Édouard Aubanel éditeur, 1943.
- ix. Octave Mirbeau, « Le Cas de M. de Goncourt », *L'Écho de Paris*, 17 mars 1891.
- x. Edmond de Goncourt, *Journal*, lundi 16 mars 1891, in *Mémoires de la vie littéraire (1887-1896)*, collection « Bouquins », Robert Laffont, tome III, p. 562. En date du 13 juin 1896, on trouve encore cette remarque : « *Et fait curieux, dans toutes les attaques outrageantes dirigées contre moi, jamais un jeune de mon Grenier n'a versé pour ma défense une plumée d'encre. Seul Mirbeau, à l'encontre de Formentin et de Bonnières, a pris ma défense spirituellement, délicatement et bravement, et je lui en ai une grande reconnaissance.* » (*op. cit.*, p. 1 297)
- xi. *Journal*, le 22 juillet 1867.
- xii. *Journal*, le 1<sup>er</sup> novembre 1887.
- xiii. Pierre Michel, notice biographique d'Octave Mirbeau, *Nouveau Dictionnaire des auteurs*, collection « Bouquins », Robert Laffont, 1994, volume II, p. 2 185.
- xiv. Voir sur ce point la biographie de Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau*, Librairie Séguier, 1990, chapitre X, pp. 257-260.
- xv. Voir mes analyses dans *La Reconnaissance littéraire. Littérature et prix littéraires : les exemples du Goncourt et du Femina*, thèse de doctorat nouveau régime, Université Paris VII, 1998, pp. 51-54.
- xvi. Edmond de Goncourt, *Journal*, jeudi 11 juillet 1889, *op. cit.*, p. 293.
- xvii. Octave Mirbeau et Huysmans en sont les doyens à 52 ans, Lucien Descaves et Léon Daudet les cadets, à 38 et 32 ans.
- xviii. La citation est tirée du *Journal*, d'un article de presse paru le 13 janvier 1903 sous le titre « L'Académie Goncourt ».
- xix. Octave Mirbeau, « Émile Zola et le naturalisme », *La France*, 11 mars 1885. Dans cet article, Mirbeau dénonce le naturalisme entendu comme cette « *littérature pour myopes, à la Meissonier, qui ne voit dans un être humain que les boutons et les plis de sa redingote.* »
- xx. Voir les analyses de Pascale Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Seuil, 1999, p. 147 et suivantes, sur la façon dont le naturalisme a permis à ceux qui voulaient se libérer du joug de l'académisme d'accéder à la modernité.
- xxi. C'est vrai de tous les mouvements et proclamations littéraires prétendant à la modernité, depuis Baudelaire jusqu'à la revue de Sartre, *Les Temps modernes*, en passant par le mot d'ordre rimbaldien : « *il faut être absolument moderne* ».
- xxii. Voir l'article de José-Luis Diaz, « De l'artiste à l'écrivain, ou comment devenir auteur de *La Comédie humaine* », Balzac, *Œuvres complètes, Le « Moment » de la Comédie humaine*, Groupe International de Recherches Balzaciennes, L'Imaginaire du Texte, Presses Universitaires de Vincennes, 1993, pp. 113-135.
- xxiii. Lorsque l'Académie admet pour la première fois dans ses rangs un romancier, c'est en élisant, en 1862, le très falot et très conservateur Octave Feuillet, auteur d'un roman à succès, le *Roman d'un jeune homme pauvre*.
- xxiv. *Journal*, le 6 mai 1868.
- xxv. *Journal*, le 17 août 1868.
- xxvi. Article reproduit dans *Les Cahiers Naturalistes*, n° 64, 1990, p. 41-46.
- xxvii. André Maurel, *Le Figaro*, 20 juillet 1900.
- xxviii. Dans son journal, Paul Léautaud note : « *Mirbeau [...] a parlé à Vallette [directeur du Mercure de France] des histoires de l'Académie Goncourt. Grand dégoût. Il a donné sa démission. Descaves, de son côté, a donné sa démission de secrétaire, renvoyé tous les papiers qu'il avait, en se promettant de ne plus flanquer les pieds aux réunions. Renard s'est désisté de sa candidature.* » Et Jules Renard, à la même date, de consigner dans son *Journal* : « *L'Académie Goncourt me paraît malade : ça a l'air d'une maison de retraite pour vieux amis. La littérature s'en désintéressera.* » Finalement, le 1<sup>er</sup> novembre, il est élu et reçoit une carte : « *Cette fois, vous l'êtes ! Lucien Descaves, Octave Mirbeau, J.-H. Rosny.* » Et il consigne dans son

---

*Journal*, à la date du 12 novembre : « Je suis fier d'être un des héritiers de Goncourt. Je pense que s'il me voyait, il ne me donnerait pas sa malédiction. [...] Ma venue a quelque chose de neuf. Il ne faudra plus s'occuper que de littérature. »

xxix. Archives Goncourt, 3 décembre 1908 : « Par lettre adressée à Léon Hennique, Président, O. Mirbeau a déclaré voter au 1<sup>er</sup> tour du scrutin pour Poèmes par un riche amateur, et à tous les autres tours, pour Monsieur le Principal, de Jean Viollis. »

xxx. Jules Renard, *Journal (1887-1910)*, 4 décembre 1908, Robert Laffont, 1990, pp. 956-957.

xxxii. Citation figurant dans *L'Académie Goncourt en dix couverts* de Georges Ravon, *op. cit.*, p. 36.

xxxii. Cette mission sociale qu'il assigne à l'académie Goncourt apparaît encore en 1914, dans le contexte douloureux d'une guerre qui ajourne pour la première fois la remise du prix, différé à 1916, année où deux prix seront attribués. Favorable, comme une majorité des académiciens, à ce que les 5 000 francs du prix soient exceptionnellement donnés « à une œuvre charitable », selon la proposition de Paul Margueritte, Mirbeau se démarque de ses confrères en préférant au Comité des Lettres, récemment fondé pour venir en aide aux hommes de lettres privés de travail et de ressources, le Secours National. En fait, l'idée sera abandonnée par impossibilité d'une telle infraction aux statuts de l'académie (archives Goncourt, procès verbaux des 31 octobre et 19 décembre 1914).

xxxiii. Témoignage de Francis Jourdain, cité par Georges Reyher, *Marguerite Audoux*, Grasset, 1942, p. 124, « O. Mirbeau, faiseur de réputations » : « Violent, passionné, capable des enthousiasmes les plus véhéments et des pires haines, il régnait par le pamphlet sur le monde des lettres et des arts. Pour un écrivain ou un peintre, un éloge de Mirbeau, c'était le succès ; un éreintement de Mirbeau, c'était le fiasco. »

xxxiv. Archives Goncourt, 5 novembre 1915.

xxxv. Voir les analyses de Philippe Baudorre, *Barbusse. Le pourfendeur de la Grande Guerre*, Flammarion, 1995, pp. 142-145.

xxxvi. Roger Gouze, *Les Bêtes à Goncourt. Un demi-siècle de batailles littéraires*, Hachette Littérature, 1973, p. 42.

xxxvii. Paul Léautaud, *Journal littéraire*, 15 décembre 1906.

xxxviii. Léon Werth (1878-1955) s'attache dans ce premier roman à peindre la maladie comme une expérience existentielle formatrice et enrichissante et à décrire l'univers d'une maison de santé.

xxxix. Lettre de Alice Mirbeau à Gustave Geffroy, 15 octobre 1913, archives de l'Académie Goncourt.

xl. Un autre candidat sérieux aurait pu être trouver cette année-là en la personne de Roger Martin du Gard, auteur de *Jean Barois*, roman social où se reconnaît toute une génération pour l'affaire Dreyfus qu'il remet en scène. Mirbeau pensait-il que ce succès populaire n'avait pas besoin du tremplin d'un prix ? En tout cas, aucun académicien Goncourt ne retient ce roman dans la compétition.

xli. D'après Pierre Michel et Jean-François Nivet, *op. cit.*, chapitre XXII, p. 901. Il faut attendre 1919 pour que les Dix corrigent cet oubli avec le prix décerné à *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

xlii. Préface de *Marie-Claire*, Fasquelle, 1910.

xliii. Lettre à Fasquelle, citée par Pierre Michel, « Octave Mirbeau découvreur de talents », *La Famille littéraire de Marguerite Audoux. Causeries du 5 juin 1992*, Ennordres, La Sève et la Feuille, 1993, p. 35.

xliv. Lucien Descaves, *Souvenirs d'un ours*, Les Éditions de Pairs, 1946, p. 227.

xlv. Lettre d'Alain-Fournier à Charles Péguy, 12 novembre 1910, citée par Bernard-Marie Garreau, *Marguerite Audoux. La couturière des lettres*, Tallandier, 1991, chapitre IX : « ... Marguerite Audoux fait des visites pour le prix Goncourt, mais elle a moins de chances que je ne le souhaiterais. D'autre part, bien qu'elle ne fasse absolument rien pour obtenir celui de la Vie Heureuse, on m'affirme qu'elle va l'obtenir. »

xlvi. On notera toutefois que les contes de *L'Hérésiarque* avaient déjà été publiés dans *La Revue Blanche* en 1902, ce qui constituait une entorse aux statuts du prix à remettre à un ouvrage paru dans l'année.

xlvii. Interview menée par Charles Vogel dans *Gil Blas*, le 7 décembre 1904 : « J'ai bon espoir que l'an prochain, Ch. L. Philippe fera de telle sorte que la prédilection que j'ai pour son talent si vivant, si original, si personnel, se pourra manifester d'une manière effective. Le cas échéant, je bataillerai pour Ch. L. Philippe, ainsi que je l'ai fait l'année dernière, avec le même enthousiasme, avec la même conviction sympathique. »

xlviii. Interview menée par Paul Cazaubon, *Gil Blas*, 18 décembre 1906.

xlix. Lettre à Francis Jourdain, 22 décembre 1909.

i. Interview dans *L'Humanité*, 5 juin 1904.

ii. Les archives Goncourt ne précisent pas l'identité du votant, mais il est probable, comme le pensent Pierre Michel et Jean-François Nivet, qu'il s'agit de Mirbeau.

iii. Paul Léautaud, *Journal littéraire*, Mercure de France, 1955, tome I, le 6 décembre 1907 : « Ils ont trouvé l'occasion de donner le prix doublement mal : à un ouvrage fade, bien pensant, neuf en rien, - et à un fonctionnaire. [...] Le mécontentement de Philippe est décidément justifié, car il avait tout de même plus de droits, littéraires et matériels, à avoir le prix. »

liii. Lucien Descaves, *op. cit.*, p. 227.

liv. Lettre à Lucien Descaves, 28 octobre 1903, collection François Talva, citée par Pierre Michel et Jean-François Nivet, *op. cit.*, p. 736.

lv. Paul Léautaud, *Journal littéraire*, 28 octobre 1906.

lvi. Il est l'auteur de *La Terre ensorcelée*. Gustave Geffroy, Jules Renard, Léon Daudet, Léon Hennique, Lucien Descaves et Mirbeau votent pour lui.

lvii. Jules Renard, *Journal*, 4 décembre 1907 : « Dernier tour sans enthousiasme. Mirbeau hésite. Je le pousse à Moselly. Aussitôt, les regrets, les remords. Si on revotait, Moselly ne l'aurait pas. Il l'a parce que nous étions six à ne pas vouloir le donner à Vignaud. [...] Léon Hennique me dit : - C'est un vote honorable qui sauvegarde le petit côté « peuple » de notre Académie. »

lviii. Jean Viollis (1877-1932), pseudonyme de Henri d'Ardenne de Tizac, sinologue et romancier, conservateur du Musée Cernuschi. Son roman de facture réaliste, *Monsieur le Principal*, est l'histoire d'un principal de collège breton, muté au début du siècle dans un collège de la campagne roussillonnaise, que les déboires financiers et disciplinaires poussent au suicide.

---

lix. Francis de Miomandre (1880–1959), critique et romancier, soutenu en 1908 par Élémer Bourges.

lx. Jean Bothorel, *Bernard Grasset. Vie et passions d'un éditeur*, Grasset, 1989, pp. 74–75.

lxi. *Le Gaulois*, 8 octobre 1881, « Barbey d'Aurevilly », cité par Jean-François Nivet, « Octave Mirbeau et J. Barbey d'Aurevilly : deux "intenses" », Actes du *Colloque Octave Mirbeau*, Le Prieuré-Saint-Michel, Crouttes, Orne, juin 1991.